



MILO RAU

Oreste à Mossoul

10 - 14 septembre 2019



NANTERRE
AMANDIERS



« La naissance de la civilisation à travers le pardon »

Entretien avec Milo Rau

Comment est né ce projet de monter une *Oreste* avec des acteurs irakiens et européens à Mossoul en Irak, ville récemment libérée du joug de l'État islamique ?

En 2016, je suis allé dans le Nord-Ouest de l'Irak avec l'idée de faire le parcours des migrants, mais en sens inverse. À ce moment, c'était la ville de Sinjar proche de la frontière syrienne qui venait d'être libérée, Mossoul était encore occupée par Daech. J'avais alors imaginé une pièce qui se serait appelée *Oreste à Sinjar*. Mais quand Mossoul a été libérée, j'ai aussitôt pensé que c'était mieux de monter ce projet à Mossoul car symboliquement c'est encore plus significatif. Mossoul était vraiment la ville de Daech, la capitale du « califat ». C'est une ville beaucoup plus importante. On dit même que c'est la ville la plus ancienne du monde.

Ce n'est pas anodin de monter cette œuvre d'Eschyle, un cycle de vengeance dans un contexte où la violence mais aussi le pardon jouent un rôle déterminant. Est-ce pour cela que vous avez choisi ce texte ?

Cette pièce décrit la naissance de la civilisation à travers le pardon. L'idée, c'est qu'il y a d'abord le système aristocratique où les familles s'entretuent ; système qui cède ensuite la place à la démocratie. Quand Eschyle écrit la pièce, la démocratie a à peine deux ou trois ans d'existence. L'aristocratie a perdu le pouvoir. La fin de la pièce évoque la possibilité de mettre fin au cycle de la vengeance et d'en finir avec les griefs qui opposent les familles belligérantes. Forcément il y a là quelque chose qui a beaucoup de sens à Mossoul où, en particulier depuis 2003 avec l'invasion américaine, des factions s'opposent avec la présence de milices qui font régner la terreur. D'abord il y a eu Al Quaida, puis Daech et aujourd'hui les milices chiites. C'est l'histoire de l'impossibilité du pardon.

Or ce qui est intéressant chez Eschyle, c'est qu'il n'existe pas d'institution juridique indépendante. Il y a la vengeance et la mort. Ce qui évoque forcément l'Irak contemporain : avec Daech, soit on est jeté en prison et tué sans le moindre procès, soit on vous libère. Dans ce contexte, la question posée par Eschyle – comment en finir avec le cycle de la vengeance ? – redevient tragique. Parce qu'il y a une impossibilité de pardonner liée, entre autres, à la peur que ces hommes qui ont fait régner la terreur reviennent. Il y a encore aujourd'hui dans la ville environ trois mille jihadistes.

À la fin du spectacle, nous avons organisé plusieurs tribunaux, une forme que j'aime bien. Au procès qui est déjà dans le texte original, nous en avons ajouté un autre, bien réel celui-là auquel participent des parents de victimes de Daech. Or ce qui est très intéressant, c'est qu'il y a eu une évolution significative. Au début 100% des personnes étaient pour la peine de mort, alors qu'à la fin, lors des dernières représentations, il y a eu une abstention totale, les participants refusaient de se prononcer. Il est vraiment intéressant de voir à quel point les questions posées par la pièce deviennent réalistes dans une ville comme Mossoul.

Qu'avez-vous appris en y travaillant ? Est-ce que cela a remis en question des idées que vous aviez sur cette région du monde ?

Oui, évidemment. Ce qui m'impressionne toujours dans ce genre de projets, c'est comment à travers l'élaboration d'un spectacle ou d'une œuvre d'art, on réussit à se solidariser très vite : on va faire cette pièce ; on va la faire ensemble ; on va faire ça pour montrer dans ce cas précis qu'on n'a pas peur de Daech. Mais cela veut aussi dire pour ceux qui participent au projet qu'ils se positionnent face à une culture qui, déjà avant Daech, s'était radicalisée et profondément conservatrice. Or on est là avec des femmes qui jouent la comédie, avec sur scène un couple homosexuel. On parle ouvertement de choses considérées comme taboues. Alors forcément c'est une petite révolution. Tout le monde se met en danger. Du coup, on a testé un peu les limites de ce qui était possible.

Est-ce que vous diriez que, finalement, le sujet du spectacle, c'est Mossoul aujourd'hui ?

Oui, c'est ça. Plus précisément, je dirais que c'est l'échange entre Mossoul et un groupe d'acteurs européens et irakiens qui eux-mêmes échangent entre eux. Comme une sorte d'échange démultiplié. Évidemment, il y a aussi dans le spectacle des choses qu'on apprend sur Mossoul. Que c'est la ville la plus ancienne du monde ; qu'elle est déjà mentionnée dans la Bible, par exemple. Et c'est cette ville qui a été capturée par Daech, au cœur d'une région où le pétrole est un enjeu géopolitique déterminant. Alors les questions culturelles liées à l'homosexualité, au fait qu'un homme n'a pas le droit de toucher une femme, même

sur scène, ou encore le problème lié à l'évocation et à la représentation de la violence dans un contexte où celle-ci est déjà présente, tout cela participe de ce qu'on raconte dans le spectacle.

La tragédie grecque serait-elle précisément le moyen idéal pour apporter un éclairage sur cette réalité ?

En fait, dans ma logique qui est de ne pas mettre en scène des adaptations de textes classiques ou autres, mais de réécrire les œuvres à travers un contexte où le réel a une vraie influence, j'avais besoin, pour comprendre ce texte, d'être à Mossoul. J'ai eu l'impression que cette œuvre ne pouvait pas être jouée ailleurs – ce qui est intéressant aussi pour la compréhension du texte. On découvre que non seulement ce texte est très contemporain, mais qu'il est tout à fait en phase avec le Moyen-Orient.

Dans le même esprit, j'envisage un projet à partir de *Richard III* de Shakespeare mais cette fois en ex-Yougoslavie. Il y a des endroits dans le monde où l'on peut comprendre quelque chose d'un texte. Je pense, par exemple, que cela a plus de sens de monter *Les Trois Sœurs* de Tchekhov en Iran, que sur une scène européenne où n'existe pas le même refoulement des sentiments, où les femmes sont libres de faire ce qu'elles veulent et où il n'y a pas la même impossibilité de bouger. Pour moi, il est essentiel de saisir une situation humaine dans un contexte précis.

Propos recueillis par Hugues Le Tanneur, mai 2019

Milo Rau, né à Berne en 1977, dirige le NTGent depuis la saison 2018-2019. Il étudie la sociologie et la littérature à Paris, Berlin et Zurich avec Pierre Bourdieu et Tzvetan Todorov, entre autres. Ses productions sont présentées dans les grands festivals internationaux – le Berlin Theatertreffen, le Festival d'Avignon, la Biennale de Venise, le Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles) – et tournent dans plus de trente pays à travers le monde. Parmi ses récentes réalisations, *Hate Radio* (2011), la trilogie *The Civil Wars* (2014), *The Dark Ages* (2015) et *Empire* (2016), *Das Kongo Tribunal* (2015), *Five Easy Pieces* (2016), *Lam Gods* (2018). Il a reçu de nombreux prix : le Prix Peter Weiss, le Saarbrücken Poetry Lectureship for Drama, le Prix ITI de la Journée mondiale du théâtre ou encore le European Theatre Prize. Il a reçu le premier doctorat honorifique du département Théâtre de l'Université de Lund (Suède). Milo Rau est également critique de télévision et écrivain. En parallèle de son travail à la scène et au cinéma, il enseigne la mise en scène, la théorie culturelle et la sculpture sociale dans les universités et les écoles d'art.

Oreste à Mossoul

Mise en scène, **Milo Rau**

Texte, Milo Rau et ensemble, d'après *L'Oreste* d'Eschyle

Avec Duraid Abbas Ghaieb, Susana AbdulMajid, Elsie de Brauw,

Risto Kübar, Johan Leysen, Bert Luppès, Marijke Pinoy

Musiciens vidéo, Suleik Salim Al-Khabbaz, Saif Al-Taeë, Firas Atracchi,

Nabeel Atracchi, Zaidun Haitham

Comédiens vidéo, Baraa Ali, Khitam Idress, Khalid Rawi, Ahmed

Abdul Razzaq Hussein, Hatal Al-Hianey, Younis Anad Gabori, Mustafa

Dargham, Abdallah Nawfal, Mohamed Saalim, Rayan Shihab Ahmed,

Hassan Taha

Dramaturgie, Stefan Bláske, Eline Banken

Vidéo, Daniel Demoustier, Moritz von Dungern

Musique, Saskia Venegas Aernoudt

Lumières, Dennis Diels

Costumes, An De Mol

Décor, ruimtevaarders

Montage, Joris Vertenten

Directeur plateau, Marijn Vlaeminck

Assistants à la réalisation, Katelijne Laevens, Bo Alfaro Decreton

Technicien son, Dimitri Devos

Technicien vidéo, Stijn Pauwels

Technicien lumières, Geert De Rodder

Sous-titres et production, Elli De Meyer

Production, Noemi Suarez Sanchez

Production NTGent ; Schauspielhaus Bochum

Coproduction Tandem scène nationale (Arras-Douai)

Coréalisation Nanterre-Amandiers, centre dramatique national ;

Festival d'Automne à Paris

Avec le soutien du Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge

et de Romaeuropa Festival

Spectacle créé le 17 avril 2019 au NTGent

Durée : 1h40

Milo Rau au Festival d'Automne à Paris

2018 : *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)* (Nanterre-Amandiers)

2017 : *Compassion. L'histoire de la mitraillette* (La Villette)

Milo Rau à Nanterre-Amandiers

2018 : *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)*

2017 : *Empire, Five Easy Pieces, General Assembly*

2016 : *The Dark Ages*

2015 : *Hate Radio, The Civil Wars*

Partenaires média du Festival d'Automne à Paris



Le Monde Inrockuptibles JO

nanterre-amandiers.com – 01 46 14 70 00

festival-automne.com – 01 53 45 17 17

Photo : © Fred Debrock / NTGent

